

- « A un moment donné dans les années 1770, Kant en est arrivé à la conclusion que l'analyticité n'est ni la vérité (comme pour Leibniz) ni la nécessité (comme pour Arnauld), mais une chose qui est plus forte que toutes les deux : ce qui est contenu dans un concept est moins que ce qui est vrai de lui et même que ce qui est nécessairement vrai de ses objets ; pour dire les choses autrement, l'analyticité est une chose et l'apriorité en est une autre. C'est à ce moment-là qu'il s'est rendu compte qu'il y a des vérités a priori qui ne sont pas fondées sur l'analyse conceptuelle, qu'il y a, comme il a choisi de les appeler, des jugements synthétiques a priori. Avec cette intuition, sa conception de la philosophie a changé de façon radicale. Auparavant il avait pensé que la méthode de la philosophie était l'analyse et que l'analyse ne pouvait fonder que des assertions analytiques. Au moment dont nous parlons il a décidé que la philosophie avait aussi, peut-être même de façon prédominante, pour but l'examen des fondements d'espèces très différentes de jugements, ceux qui sont a priori, mais non analytiques » (Alberto Coffa, *ibid.*, p. 15).

- « Toutes les fois que mon interprétation a été différente de celle des commentateurs antérieurs, le travail de Couturat a fourni une confirmation concluante, et montré que les textes antérieurement publiés peu nombreux sur lesquels je m'étais appuyé avaient toute l'importance que je leur avais attribuée. Mais Couturat a poussé la non-orthodoxie plus loin que je ne l'avais fait, et là où son interprétation différait de la mienne, il a été en mesure de citer des passages qui semblaient concluants. Le Principe de Raison Suffisante, affirme-t-il, asserte simplement que toute proposition vraie est analytique, et est la converse exacte de la Loi de Contradiction, qui asserte que toute proposition analytique est vraie. » (Russell, *A Critical Exposition of the Philosophy of Leibniz*, Preface to the second edition, p. V)

- « Puisqu'il est certain que je le ferai [ce voyage], il faut bien qu'il y ait quelque connexion entre moy, qui suis le sujet, et l'exécution du voyage, qui est le prédicat, *semper enim notio predicati inest subjecto in propositione vera* ».
- Et plus loin : « Enfin j'ai donné une raison décisive, qui à mon avis tient lieu de démonstration, c'est que tousjours, dans toute proposition affirmative véritable, nécessaire ou contingente, universelle ou singulière, la notion du prédicat est comprise en quelque façon dans celle du sujet, *praedicatum inest subjecto*, ou bien je ne say ce que c'est que la vérité »  
Leibniz, Lettre à Arnauld, 14 juillet 1686)

- « Toujours [...] le prédicat ou le conséquent est dans (*inest*) le sujet ou l'antécédent, et c'est en cela même que consiste la nature de la vérité en général ou la connexion entre les termes de l'énonciation, comme l'a observé même Aristote. Et dans les identiques tout au moins la connexion en question et la compréhension du prédicat dans le sujet est expresse, dans toutes les autres elle est implicite, et doit être montrée par l'analyse des notions, dans laquelle réside la démonstration a priori. [...] De ces choses-là, qui à cause de leur trop grande facilité ne sont pas suffisamment considérées, résultent un bon nombre de conséquences de première importance. De là, en effet, naît immédiatement l'axiome reçu *Rien n'est sans raison* ou *Aucun effet n'est sans cause*. Sans quoi il y aurait une vérité qui ne peut pas être démontrée a priori, ou qui ne se résoudrait pas en identiques, ce qui est contraire à la nature de la vérité, qui est <toujours> identique, soit expressément soit implicitement » (OFI, p. 518-519).

- « [...] Si la proposition ‘Spinoza est mort à La Haye’ exprimait une vérité contingente (comme Leibniz croyait qu’elle le fait), c’est parce que, si le monde avait été différent, Spinoza aurait pu mourir à un autre endroit que La Haye. Puisque ‘Spinoza’ est le nom du philosophe qui, entre autres choses, est mort à La Haye, aucune personne qui est morte ailleurs ne pourrait être identique à Spinoza. Cela ne signifie-t-il pas qu’il est nécessaire de Spinoza qu’il soit mort à La Haye, et cela rendrait-il vrai de Spinoza qu’il ne pourrait pas être mort à un autre endroit quelconque ? Non, cela reviendrait à confondre, comme le dit Leibniz, la nécessité (métaphysique) avec la certitude de notre connaissance. Le fait que nous savons de façon sûre que Leibniz est mort à La Haye, et que, par conséquent, aucune personne qui est morte, par exemple, à Leyde ou à Londres n’est Spinoza est parfaitement compatible avec le fait que Spinoza pourrait être mort ailleurs. Le fait qu’un bon alibi exempte un homme *A* d’une inculpation criminelle ne signifie pas qu’il était *nécessaire* pour le criminel *B* d’avoir commis son crime au moment et à l’endroit où il l’a fait. Nous utilisons simplement notre *connaissance* d’un fait contingent - c’est-à-dire, le fait que *A* était à un endroit différent au moment du crime - pour conclure à la non-identité de *A* et de *B*. Nous comprenons que quelqu’un qui n’a pas toutes les propriétés de *B* ne pourrait pas être identifié à lui. La même chose résulte de cela pour la connaissance que nous avons des événements passés et futurs. Notre capacité d’avoir une certaine connaissance de ce qui arrivera ne supprime pas par elle-même la contingence du fait [...] Notre incapacité de modifier les événements passés ne rend pas les vérités portant sur eux moins contingentes<sup>[1]</sup>. »

<sup>[1]</sup> Hidé Ishiguro, “Contingent Truths and Possible Worlds”, in *Leibniz: Metaphysics and Philosophy of Science*, edited by R. S. Woolhouse, Oxford University Press, 1981, p. 66.

- Puisque nous savons que Spinoza est mort à La Haye, nous savons que « (x) nécessairement (si x n'est pas mort à La Haye,  $x \neq$  Spinoza) » est vrai. Mais il n'en résulte pas que « Nécessairement (Spinoza est mort à La Haye) » est vrai.

- « ‘Spinoza est mort à La Haye’ exprime une vérité contingente, mais non pas (comme Bertrand Russell l’a suggéré) parce qu’elle est réellement constituée de deux propositions dont l’une est analytique, à savoir ‘Quiconque est Spinoza est mort à La Haye’, et une autre, ‘Spinoza a existé’, est contingente (comme elle l’est effectivement) et n’est pas vraie dans tous les mondes possibles. Même étant entendu qu’il a existé, la mort de Spinoza à La Haye ne résulte pas de sa nature seule, mais de la connexion avec d’autres choses dans le monde. De ce fait, la proposition ‘Quiconque est Spinoza est mort à La Haye’ n’est pas une vérité nécessaire, selon Leibniz. Qu’il soit mort à La Haye est inclus dans le concept individuel de Spinoza, mais n’en déplaie à Russell et Couturat, cela ne rend pas la proposition analytique ou nécessaire » (Hidé Ishiguro, *ibid.*, p. 67).

- « Si nous essayons de dériver la contingence du fait qu'il y a des mondes possibles dans lesquels Spinoza n'existe pas, alors toute proposition singulière du type 'Spinoza est un homme' devient également contingente, ce qui n'est pas seulement problématique, mais également contraire à l'intention de Leibniz lui-même. Nous serions également tout à fait incapables de voir pourquoi Leibniz doit invoquer deux espèces différentes de connexion entre sujet et prédicat dans sa défense de la contingence » (*ibid* .).



- « C'est aujourd'hui [...] un grand embarras pour les spinozistes que de voir que, selon leur hypothèse, il a été aussi impossible de toute éternité que Spinoza, par exemple, ne mourût pas à La Haye, qu'il est impossible que deux et deux soient six. Ils sentent bien que c'est une conséquence nécessaire de leur doctrine, et une conséquence qui rebute, qui effarouche, qui soulève les esprits par l'absurdité qu'elle renferme, diamétralement opposée au sens commun. Ils ne sont pas bien aises que l'on sache qu'ils renversent une maxime aussi universelle et aussi évidente que celle-ci : Tout ce qui implique contradiction est impossible, et tout ce qui n'implique point contradiction est possible » (Leibniz, *Théodicée*, p. 219).

- « Il faut distinguer entre les choses qui appartiennent à l'essence de chaque chose [individu], et celles qui appartiennent à sa notion. Appartiennent à l'essence de la chose celles qui conviennent avec elle nécessairement et en permanence, à la notion de la chose <singulière>, en revanche, même celles qui conviennent avec elle de façon contingente ou par accident, ou encore que Dieu voit dans cette même notion comprise parfaitement.
- Au vrai, toutes les caractéristiques qui ne conviennent pas aux choses de façon permanente, [celles-là ne leur conviennent que librement ou par accident], celles-là, même quand elles leur conviennent, ne leur conviennent pas de façon nécessaire], mais en vertu d'un décret divin ou humain qui vient en plus.
- [Un état d'une chose ne suit pas d'un autre nécessairement, mais toujours en vertu de quelque chose de plus] Un état d'une chose ne suit pas d'un autre nécessairement, bien qu'il en suive toujours de façon certaine, ou encore bien qu'il y ait toujours une raison pour laquelle il suit de lui plutôt que le contraire. <Une raison, dis-je, inclinante et non pas nécessitante. Il pourrait en effet ne pas suivre sans que cela implique une contradiction quelconque ; bien qu'il suive.> Et la raison en question doit être tirée soit de la volonté divine soit de la volonté créée. » (« De libertate creaturae et electione divina », (1697 ?), Grua, I, p. 383).

- « Le prédicat vrai pour ce qui est de la chose (*a parte rei*) est toujours contenu dans la nature du sujet : comme A est B, c'est-à-dire B est dans A lui-même (*B inest ipsi A*). C'est pourquoi si A était compris parfaitement, on comprendrait que B est dans lui, ou encore le concept de l'existence de A lui-même enveloppe ce concept en vertu duquel ce A qui existe est B. [Néanmoins, il faut le noter, le concept de l'essence de A lui-même n'implique pas cela]. » (« De affectibus » (10 avril 1679), Grua, II, p. 536).
- « Si le concept [de l'existence] de l'essence de A lui-même implique ceci, ou si de la seule possibilité de A lui-même il suit ceci, que ce qui est A est B, la proposition est nécessaire ou éternelle.
- Si du concept de l'essence de A lui-même, en ajoutant le concept du temps, il résulte cette proposition, que A est B, alors la proposition est *contingente*.
- C'est pourquoi, dans les choses qui ne sont pas éternelles, il n'y a pas de nécessité, car elles ne peuvent pas être démontrées à partir du concept d'elles-mêmes, mais à partir du concept de temps qui y est ajouté, et nous pouvons éviter les écueils dans les phrases.
- Or le concept de *temps* implique la série tout entière des choses et la volonté de Dieu et des autres choses libres » (*ibid.*, p. 537).

- « Si par essentialisme nous comprenons une conception qui signifie en gros qu'une distinction fondamentale doit être tracée entre des propriétés essentielles et des propriétés accidentelles, alors Leibniz n'était *pas* un essentialiste. Car il semble avoir soutenu, plutôt, que *toutes* les propriétés d'un individu donné lui sont essentielles. Bien que Leibniz n'argumente jamais explicitement en sa faveur, il me semble que son "super-essentialisme" est rattaché en fin de compte à, et dépendant de, sa compréhension de la notion d'un concept complet, et, en particulier, de la relation entre les individus et les concepts qu'ils exemplifient<sup>[1]</sup>. »  
<sup>[1]</sup> Fabrizio Mondadori, "Reference, Essentialism, and Modality in Leibniz's Metaphysics", *Studia Leibnitiana*, V (1973), p. 83.

- « Ces actions volontaires, et leurs suites, n'arriveront point quoi qu'on fasse, ou quoi qu'on les veuille ou non, mais parce qu'on fera et parce qu'on voudra faire ce qui y conduit. Et cela est contenu dans la prévision et dans la prédétermination, et en fait même la raison. Et la nécessité de tels événements est appelée conditionnelle ou hypothétique, ou bien nécessité de conséquence, parce qu'elle suppose la volonté et les autres réquisits ; au lieu que la nécessité qui détruit la moralité, et qui rend le châtiment injuste et la récompense inutile, est dans les choses qui seront quoi qu'on fasse et quoi qu'on veuille faire ; et, en un mot, dans ce qui est essentiel ; et c'est ce qu'on appelle une nécessité absolue. Aussi ne sert-il à rien, à l'égard de ce qui est nécessaire absolument, de faire des défenses ou des commandements, de proposer des peines ou des prix, de blâmer ou de louer ; il n'en sera ni plus, ni moins » (*Théodicée*, p. 367).

- « Il doit bien pour cette raison y avoir eu des gens simples qui, par des modes de raisonnement de cette sorte, se sont laissé étourdir et persuader à tort de laisser le champ non cultivé, les arbres non plantés, le travail non fait, parce que, sans leur concours, ce qui doit suivre arriverait malgré tout. Sot que tu es, si tu as été destiné à une telle pauvreté, alors tu as été destiné aussi à une telle négligence, et c'est justement ce λόγος αργός, la règle paresseuse (comme l'appellent les maîtres de calcul), qui a favorisé ta misère tout autant que sa propre prudence et prévision a attiré le malheur sur le dos de cet astronome qui s'est prophétisé que la mort lui viendrait d'un cheval et, pour échapper à cela, à évité de sortir dans la rue, cependant chez lui une porte a été claquée tellement fort qu'un cheval d'airain, qui est tombé sous l'effet du choc, l'a blesse mortellement à la tête. Si Dieu veut la fin, alors il a également prévu les moyens, s'il sait que je deviendrai bienheureux, alors il sait aussi que je vis dans la crainte de Dieu, si je dois être damné, alors il est prévu aussi que je pécherai. Je ne peux donc pas dans ce cas ne pas pécher? Non, tu pêche et pécheras, mais il n'est pas vrai que tu ne puisses pas ne pas pécher. Il dépend de toi qu'aucun péché ne soit prévu pour toi. Comment cela? Je vais le démontrer: ouvre bien les oreilles. Ce qui dépend de toi est ce qui tient à ta volonté. Or, si tu ne veux pas pécher, alors tu ne pécheras pas, car le péché ne réside que dans la volonté, une personne qui dort, une personne ivre, quand aucune volonté n'est présente, ne pêchent pas. Si tu ne pécheras pas, il ne sera pas non plus prévu que tu pécheras. C'est donc en toi que réside l'explication qui décide s'il est prévu ou n'est pas prévu que tu pécheras. Tu ne dois par conséquent accuser ni la Providence, ni Dieu, mais toi-même, mais ta volonté (*Von der Allmacht*, 1670-1671?, p. 186)

- « C'est une chose de dire que le *composé* suivant est nécessaire : si vous savez que quelqu'un ira se promener, il ira se promener. Mais supposez que nous *divisions* le composé, et prenions 'Il ira se promener' isolément ; rien ne suit en ce qui concerne la nécessité de la promenade *prise en elle-même*. C'est l'erreur que commettent certains déterministes ; ils pensent que la promenade future est nécessaire, quand c'est seulement le *composé* qui l'est. C'est un exemple de ce qu'Aristote appelle *el du composer* ou de la composition (*sunthesis*)[\[1\]](#). »

[\[1\]](#) Richard Sorabji, *Necessity, Cause, and Blame*, Perspectives on Aristotle's Theory, Cornell University Press, Ithaca, New York, 1980, p. 123.

- « *Ce que Dieu prévoit, cela doit arriver, ou il n'est pas possible que cela n'ait pas lieu.* Si maintenant on met l'explication de la possibilité devant la possibilité, cela s'énonce par conséquent: *Ce que Dieu prévoit, je ne peux pas m'imaginer que cela n'ait pas lieu,* autrement dit, je ne me l'imagine pas, même si je le veux. Mais, prise ainsi, la proposition est fausse. Si je veux, je m'imagine que quelqu'un, non pas moi, mais quelqu'un d'autre est bienheureux ou damné; en fait, je peux, si je veux, m'imagine qu'il n'y a ni ciel ni enfer, comme c'est effectivement possible, car Dieu peut, s'il le veut, les supprimer. C'est pourquoi, bien qu'il soit vrai que: *Ce que Dieu prévoit, cela arrivera,* il ne faut cependant pas admettre que: *Ce que Dieu prévoit, cela doit arriver.* Car dire: *Dieu le prévoit,* n'est ni plus ni moins que dire: *Dieu pense: cela arrivera,* or comme ses pensées sont vérares, cela arrivera. C'est pourquoi, ce n'est ni plus ni moins que: *Ce que Dieu prévoit arrivera.* Que: *Ce dont Dieu pense que cela arrivera, cela arrivera.* Ou, parce que Dieu est véraire: *Ce qui arrivera, cela arrivera.* De la même façon que: *Ce qui est arrivé, c'est arrivé.*



- « C'est pourquoi il n'est pas nécessaire de mêler Dieu à ce raisonnement formel. On aurait par conséquent pu conclure directement: ce qui arrivera, cela arrivera nécessairement ou cela doit arriver. De la même façon que: Ce qui est arrivé, cela doit vraiment être arrivé. Si tu dis: cela n'est-il donc pas vrai, non, à moins qu' l'on entende par là une chose que les hommes, pour abréger et éviter les répétitions, ont l'habitude de laisser passer, qui est la vraie cause du fait que ce sophisme, cette équivoque ont cours dans toutes les langues, parce que dans toutes les langues les hommes sont ennemis des répétitions. Car si je dis: Ce qui arrivera, cela doit vraiment arriver, c'est exactement comme si j'avais dit: Ce qui arrivera, parce que cela arrivera, ou quand cela arrivera, alors cela doit arriver , ou encore: une fois placée devant le mot; doit, son explication, tout le raisonnement formel devient par conséquent: Ce qui arrivera (ou est prévu par Dieu), on ne peut pas s'imaginer que, s'il arrivera (ou est prévu par Dieu), cela n'arrivera pas » (*Von der Allmacht*, p. 185).

- « Or ma damnation (ma félicité) arrivera (est prédite par Dieu).
- C'est pourquoi de ma damnation (ma félicité) on ne peut pas s'imaginer que si elle arrivera (est prévue par Dieu), elle n'arrivera pas.
- Ainsi la première proposition devient vraie, et tout le raisonnement formel ne fait rien. *Spectatum admissi, risum teneatis, amici* [Horace, *Art Poétique*, 5], en français : riez donc tous, tant que vous pouvez, car un tel sophisme aventureux, qui veut chasser Dieu ou l'homme, expulser ou la Providence ou la volonté libre du monde, se ramène donc en tout et pour tout à cela ? Les professeurs ont coutume à très juste titre de distinguer entre *necessitas absoluta* et *hypothetica*, mais on peut espérer que la raison a été examinée ici de façon plus précise et que la cause d'une telle duperie a été découverte » (*ibid.*).

- « En grec classique, comme en anglais et dans d'autres langues modernes, quand un conditionnel modalisé doit être exprimé, on met naturellement l'opérateur modal dans le conséquent : nous disons, 'Si Reagan a été élu, alors il doit avoir eu le plus de voix.' Cette façon de faire a pour effet de présenter les choses comme si la nécessité était prédiquée conditionnellement du conséquent, plutôt que prédiquée inconditionnellement du tout. Si nous ajoutons la prémisse vraie 'Reagan a été élu', nous pouvons nous mettre (si nous sommes, du point de vue philosophique, suffisamment dans la confusion) à détacher le conséquent du *modus ponens*, 'Reagan doit avoir eu le plus grand nombre de voix' ; et dans ces conditions, puisqu'il n'y avait évidemment pas de nécessité logique que Reagan ait le plus grand nombre de voix, nous pourrions supposer qu'une autre espèce de nécessité est impliquée. »

Videndum quomodo  $X$  et  $\bar{X}$  differant, scilicet ut aliquod et quodcumque sed id contingit per accidens, et velim qui sit  $X$  simpliciter. Hæc melius examinanda. PHIL., VII, B, II, 70.

[In propositionibus Existentialibus]

Præstat expressio propositionum per universalia seu notiones, licet hæc methodus etiam procedat De individuis quæ poni possunt.

Videamus an modus efferendi propositiones Logicas per Terminos, accedente tantum Ente et non Ente, procedat etiam in propositionibus existentialibus <sup>1</sup>.

{ Subjectum determinat de quibus individuus sit sermo, nempe non de aliis quàm subjecti. Item subjectum est à quo incipit cogitatio. }

| Verbi gratia : Quidam pius est pauper, seu pius pauper est existens. 70 verso.  
Nullus justus est derelictus, seu justus derelictus est non existens. Omnis pius tribulatur, seu pius non tribulatus est non existens. Denique quidam pius non est pauper, seu pius non pauper est existens. Videndum an posset etiam existens transferri in terminum, ut maneat Ens vel non Ens. Ut pius pauper est existens, dabit : *pius pauper existens est Ens* seu possibile.

Sic *justus derelictus existens est non Ens*, seu impossibile, scilicet impossibilitate Hypothesica, posita scilicet jam existentia seu serie rerum.

*Pius existens non tribulatus* est non ens, seu impossibile, seu pius existens tribulatus est Ens necessarium.

*Pius existens non pauper* est Ens seu possibile.

Sed iniquis ita introducetur necessitas. exempli gratia : Omnis homo peccat, sumta propositione pro existenti : Homo non peccans est non existens. seu homo existens non peccans est non Ens sive impossibile. Id est postremo Homo existens peccans est Ens necessarium. Sed intellege necessitate consequentis, scilicet posita semel hac rerum serie, et hoc semper notat  $\bar{\tau}$  existens adjectum, facit enim | propositionem existentialem, quæ involvit rerum statum. Hac igitur formula ego designo necessitatem consequentis. et ita universalem servo in enuntiationibus tractandis. nam et contingentes ex hypothesi existentiae rerum sunt necessariæ. Quemadmodum impossibile est adimi Codro pecuniam, posito Codrum nullam habere. Itaque [apud me] propositionem necessariam et 71 recto.

« Mais, diras-tu, de cette façon sera introduite la nécessité, par exemple: tout homme pêche, en prenant la proposition comme une proposition existentielle: un homme non péchant est non existant, ou encore un homme existant non péchant est un non-Etre ou est impossible. C'est-à-dire, pour finir L'Homme existant péchant est un Etre nécessaire. Mais il faut comprendre que c'est de la nécessité du conséquent, à savoir une fois posée d'un coup cette série de choses, et c'est ce que marque  $\bar{\tau}$  existant qui est ajouté, il fait en effet une proposition existentielle, qui implique l'état des choses. Par cette formule donc je désigne la nécessité du conséquent, et ainsi je la maintiens universelle dans le traitement des énonciations, car même les propositions contingentes sont nécessaires sous l'hypothèse de l'existence des choses. De la même façon qu'il est impossible d'enlever de l'argent à Codron, si on pose que Codron n'en a pas. C'est pourquoi [...] je distingue de la façon suivante la proposition nécessaire et la proposition contingente

1. Cf. PHIL., VII, B, II, 3 (1<sup>er</sup> août 1690). V. *La Logique de Leibniz*, p. 350, 358.

PHIL., VII, B, II,  
71.

contingentem ita distinguo. Circulus isoperimetrorum maximus est Ens necessarium. Homo peccator non est Ens necessarium. neque enim ulla reperiri potest demonstratio hujus propositionis, omnis homo peccat, et ratio cur revera contingat omnem hominem (intelligo nunc visibiliter in terris degentem) peccare, pendet ex infinita quadam analysi, quam solus DEus intelligit; ita ut contingens essentialiter differat à necessario ut surdus numerus à rationali. Utrumque tamen æquè certum seu DEo à priori seu per causas cognitum est. Utrumque vi terminorum verum est seu prædicatum utrobique inest subjecto, Tam in necessariis quàm contingentibus. sed nulla resolutione pervenitur ut alterum in alterum abeat, seu ut quædam quasi commensura- | bilitas obtineatur. Verùm cum dico Homo peccator existens [est] necessarium, quid intelligo; tunc τὸ existens addit aliquid nempe Hominem peccatorem intelligi qualis in mundo nunc reperitur, qui cum ex hypothesi sit peccator, utique homo peccator est necessarius<sup>1</sup>.

71 verso.

Ista enuntiatio : Homo peccator est peccator, quæ est identica, bene quidem enuntiari potest per τὸ impossibile et contradictionem, sed non æquè commodè per τὸ necessarium. Nam priore modo fit : Homo peccator non-peccator est non-Ens. Sed si dicas Homo peccator peccator est Ens necessarium, oportet prius duplicationem distingui nempe Homo peccator peccator est Ens necessarium. alioqui putet aliquis pro Homo peccator peccator est Ens necessarium posse scribi : Homo peccator est Ens necessarium.

Sic Omne animal est animal fiet Animal animal est ens necessarium, non tamen hinc sequitur Animal esse Ens necessarium. Ex his videtur non posse semper pro pluribus terminis æquivalentibus sibi appositis unum poni. < imo non dicendum animal animal est Ens necessar. sed : non animal non animal. >

Est de individuis enuntiatum, significare solet *existit*, ut Petrus est vivens. Possunt tamen aliqua enuntiari de individuis quæ nec sunt nec erunt nec fuerunt, ut Argenis polyarchi est rationalis; vel Archombrotus homo est animal. In veris individuis existentibus omnes propositiones etiam essentielles sunt simul existentiales.

71 recto.

| { In seriebus infinitis Mathematicis fieri possunt demonstrationes

<sup>1</sup>. Cf. PHIL., IV, 3, a, 1-4; VII, C, 29.

- « Le cercle le plus grand des isopérimètres est un Etre nécessaire. L'homme pécheur n'est pas un Etre nécessaire. Et il n'est pas possible, en effet, de découvrir une démonstration quelconque de cette proposition, Tout homme pêche, et la raison pour laquelle il se trouve réellement que tout homme (par quoi j'entends tout homme vivant en ce moment de façon visible sur la terre) pêche dépend d'une certaine analyse infinie, que seul DIEU comprend ; de sorte que le contingent diffère de façon essentielle du nécessaire comme un nombre sourd d'un nombre rationnel. L'un et l'autre cependant sont également certains ou encore connus de Dieu a priori ou par les causes » (OFI, p. 271-272).

- « Leibniz a soupçonné qu'une erreur logique d'une certaine sorte est impliquée quand nous disons "Ce qui arrivera doit arriver", mais il pensait qu'elle résidait dans une "répétition supprimée" et que ce que l'on veut dire est exprimé plus proprement par "Ce qui arrivera, *si* cela arrivera, cela doit arriver", ou "De ce qui arrivera, il est inconcevable que si cela arrivera cela n'arrive pas" (A 6.1, p. 541). Dans cette dernière reformulation l'opérateur modal gouverne clairement une conditionnelle, comme il le devrait, mais la trivialité du résultat ne semble cependant pas appréciée par Leibniz » (Benson Mates, *op. cit.*, p. 117, note 44).

(what a Balance could not do) one out of two absolutely Indifferents; that is, to place them in one Situation, when the transposing of them could not but have been exactly alike good.

Necessity, in Philosophical Questions, always signifies absolute Necessity. Hypothetical<sup>1)</sup> Necessity, and Moral Necessity, are only Figurative Ways of Speaking, and in Philosophical strictness of Truth, are no Necessity at all. The Question is not, whether a Thing must be, when it is supposed that it is, or that it is to be; (which is Hypothetical Necessity:) Neither is it the Question whether it be True that a good Being, continuing to be Good, cannot do Evil; or a wise Being, continuing to be Wise, cannot act unwisely; or a veracious Person, continuing to be veracious, cannot tell a Lie; (which is moral Necessity:) But the true and only Question in Philosophy concerning Liberty, is, whether the immediate Physical Cause or Principle of Action be indeed in Him whom we call the Agent; or whether it be some other Reason sufficient, which is the real Cause of the Action, by operating upon the Agent, and making him to be, not indeed an Agent, but a mere Patient.

It may here be observed, by the way; that this learned Author contradicts his own Hypothesis, when he says, that<sup>2)</sup> the Will does not always precisely follow the practical Understanding, because it may sometimes find Reasons to suspend its Resolution. For are not those very Reasons, the last Judgment of the practical Understanding?

24—25. If it is possible for God to make or to have made two Pieces of Matter exactly alike, so that the transposing them in Situation would be perfectly indifferent; this learned Author's Notion of a sufficient Reason, falls to the Ground. To this he answers; not, (as his Argument requires,) that 'tis<sup>3)</sup> impossible for God to make two Pieces exactly alike; but, that 'tis not Wise for him to do so. But how does he know, it would not be Wise for God to do so? Can he prove that it is not possible God may have Wise Reasons for creating Many Parts of Matter exactly alike in different Parts of the Universe? The only Ar-

- « La Nécessité, dans les Questions Philosophiques, signifie toujours la *Nécessité absolue*. *Nécessité Hypothétique* et *Nécessité Morale* ne sont que des Façons de Parler figurées, et selon la *rigueur* Philosophique de la Vérité, ne sont pas du tout des nécessités. La Question n'est pas de savoir si une Chose doit être quand on suppose qu'elle est, ou qu'elle sera (ce qui constitue une Nécessité Hypothétique). Et ce n'est pas non plus la Question de savoir s'il est Vrai qu'un Etre bon, qui continue à être Bon, ne peut pas être Mauvais, ou un Etre Sage, qui continue à être Sage, ne peut pas agir de façon irréfléchie, ou une personne *Vérace*, qui continue à être *Vérace*, ne peut pas dire un Mensonge (ce qui constitue une Nécessité morale). La vraie et la seule Question en Philosophie concernant la *Liberté* est de savoir si la Cause ou le Principe Physique immédiat de l'Action est effectivement dans Celui que nous appelons l'Agent, ou s'il y a quelque autre Raison suffisante qui est la Cause réelle de l'Action, en opérant sur l'Agent, et en faisant de lui, non pas réellement un *Agent*, mais un simple *Patient* » (Samuel Clarke, « Cinquième réponse à Leibniz », *Phil. Schr.*, VII, p. 423).

1) § 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13. 2) § 11. 3) See Mr. Leibnitz's Fourth Paper, § 2, 3, 6, 13 and 15.

- « En général, pour Leibniz, une proposition P est hypothétiquement nécessaire si et seulement si la proposition conditionnelle 'Si le monde réel existe, alors P' est absolument nécessaire mais P elle-même ne l'est pas (ou, ce qui revient au même, si et seulement si P n'est pas absolument nécessaire, mais la conjonction 'Le monde réel existe, et non-P' est absolument impossible) » (Benson Mates, *ibid.*, p. 118).